

XYZ. La revue de la nouvelle

Tom Wolfe, *Sam et Charlie vont en bateau*, (traduit de l'anglais par Anny Amberry), Paris, éd. Gallimard NRF, 1985, 216 p.

Johanne Jarry



Volume 1, Number 4, Winter 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2652ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Jarry, J. (1985). Review of [Tom Wolfe, *Sam et Charlie vont en bateau*, (traduit de l'anglais par Anny Amberry), Paris, éd. Gallimard NRF, 1985, 216 p.] *XYZ. La revue de la nouvelle*, 1(4), 73–74.

Deux pellicules rouges, opaques, s'étendant à la rencontre l'une de l'autre à la surface d'un lac d'or rouge en fusion, arrivant au contact et s'engloutissant mutuellement, aspirées vers les profondeurs par le même courant perpétuel, sans doute circulaire, qui les fait réparaître plus loin et revenir l'une vers l'autre (p. 10).

Et le côté lumière, c'est le mouvement, le changement, la métamorphose. Ou si l'on préfère, la réconciliation de l'homme avec son univers et par le fait même avec lui-même.

L'originalité et l'intérêt du livre d'Elisabeth Vonarburg résident justement dans cette tentative de réconciliation, ce qui donne lieu à une vision cosmique de l'homme et de l'univers (on pourrait presque parler ici de panthéisme). Cette réconciliation, on la retrouve surtout dans une espèce de symbiose entre l'homme et son environnement: dans «Eon» par exemple, le vaisseau spatial dont il est question est à la fois mi-organique et mi-mécanique. Ou encore, dans «l'Oiseau de cendres», c'est avec la mort que l'homme (dans le personnage de Toomas) se réconcilie.

Cette réconciliation, tout le recueil lui-même la tente dans ce

rapprochement constant qu'il fait entre *le passé* toujours présent, sous la forme de mythes — c'est-à-dire celui de Prométhée, celui de Dieu... — (on peut penser ici aux archétypes ou à l'inconscient collectif dont nous parle Jung) et *le futur* dont la véritable originalité est de reposer les mêmes questions sous une forme différente.

Ce rapprochement «passé-futur» que fait Elisabeth Vonarburg donne au livre une dimension, une richesse de sens qui n'est pas la moindre de ses qualités, et qui ne peut faire autrement que de garder le lecteur pour ainsi dire «en état d'alerte».

Tout cela, dans un langage poétique qui ne fait que stimuler encore plus l'intérêt du lecteur... au point de susciter une deuxième ou même une troisième lecture...

Denis Morin

1. Elisabeth Vonarburg, *Janus*, Paris, éd. Denoël, coll. «Présence du futur», 1984, 288 p.

Tom Wolfe

Sam et Charlie vont en bateau

On m'apprend qu'il s'agit d'un écrivain important alors que ce qui m'incitait davantage à faire la lec-

ture de *Sam et Charlie vont en bateau*¹ était relié au titre; il me rappelle une chanson heureuse. J'aurai

toujours du retard, me dis-je. Combien de grands écrivain-e-s se trouvent sur les rayons en librairie, de qui suis-je encore ignorante? Nous en avons pour toute la vie, je parle de découvertes de grands coups de foudre ou de petites déceptions lorsque nous avons en main l'oeuvre de qui nous est inconnu.

Et bien petite déception, tout à fait subjective il va sans dire, mais tout de même, *Sam et Charlie vont en bateau* est un recueil qui manque de subtilité. D'une écriture turbulente, chacune des nouvelles aborde ce qui caractérise notre société actuelle (caractérise ou caricature?): le crime à défaut de célébrité, la jeune et riche divorcée qui ne trouve pas mari, le joueur de baseball noir adulé pour avoir tourné une «pub» ridicule, la pornographie, la mode «funky chic», et «la Guerre du Vietnam» (nouvelle qui donne titre au recueil et écrite dans un tel jargon militaire que j'en ai perdu le fil). J'oubliais «la Décade du moi ou le troisième grand réveil» qui traite, comme son titre le laisse entendre, de toutes les thérapies mises en place pour laisser émerger le *moi*. Avec de tels propos, on espère que le traitement apporté au texte secouera l'Amérique, saura nous la rendre originale. Tom Wolfe, en ce qui concerne cette publication, se situe plutôt du côté de l'écriture journalistique. Un brin moralisateur lorsque l'ironie tend à affirmer au lieu de questionner.

«L'Amour le dimanche» échappe à mon verdict; un homme se remémore la petite chambre mal fou-

tue d'Anne, les dimanches de flâneries, New-York désert. Cette histoire est attachante peut-être parce que justement, la société américaine en est évacuée; on prend le temps de vivre, d'aimer. On respire. Car pour lire Tom Wolfe, il faut avoir le souffle, les pauses sont rares puisqu'il se passe constamment quelque chose (ce qui est tout à fait fidèle au rythme de l'information). Était-ce le projet de l'auteur, est-ce l'impact qu'il désirait obtenir? Si oui, objectif atteint.

Johanne Jarry

1. Tom Wolfe, *Sam et Charlie vont en bateau*, (traduit de l'anglais par Anny Amberry), Paris, éd. Gallimard NRF, 1985, 216 p.